

Alexandre Jevakhoff, *Les Russes blancs*, Paris, Tallandier, 2007, 605 p.— ISBN 978-2-84734-207-9

Après avoir inspiré romanciers et cinéastes durant les années trente du siècle dernier et produit une masse impressionnante d'écrits de tous genres, l'émigration russe disparaît du devant de la scène. À cet égard, l'historiographie est parlante : le graphique des publications en français consacrées au sujet, en dents de scie, accuse une période quasiment blanche entre 1935 et 1945 puis, après une progression très modeste, une importante remontée à partir de 1980, culminant en un pic entre 1990-2001.

Une présence ancienne, mais un domaine de recherche relativement récent. Situation paradoxale qui s'explique par les sympathies politiques d'une partie de l'intelligentsia française, l'existence de sujets « tabous » en histoire — comme les camps d'internement pour étrangers en France — la croyance au pouvoir assimilateur du « creuset français ». La méfiance « idéologique » à l'égard de l'émigration « blanche » a longtemps freiné l'essor des études consacrées à la diaspora, les émigrés apparaissant comme des perdants de l'histoire face à la « grande expérience en cours » en URSS.

D'autre part, les témoignages ou les mémoires, rédigés en russe dans l'entre-deux-guerres, restaient inaccessibles au lecteur français. Face au danger de voir la présence russe en France sombrer dans l'oubli, deux représentants de l'intelligentsia émigrée retracent en français l'un, Pierre Kovalevsky, l'histoire de *La Dispersion russe à travers le monde et son rôle culturel* (Chauny, 1951), l'autre, Georges Adamovitch, *L'Apport de l'émigration russe à la culture universelle* (M. Wyrouboff, 1962).

La perestroïka de Gorbatchev met en lumière cette période occultée. Des auteurs émigrés sont réédités, traduits, leurs œuvres sont étudiées. Ce regain d'intérêt coïncide avec un renouvellement du champ historique qui intègre désormais les phénomènes migra-

toires en même temps que grandit l'intérêt porté aux problèmes des identités plurielles, du métissage culturel, de l'intégration et de l'assimilation.

Les premières études d'ensemble sont dues à des chercheurs étrangers : R. H. Johnston, *New Mecca New Babylon : Paris and the Russian Exiles, 1920-1945* (Montreal, 1988) et Marc Raeff, *Russia Abroad. A Cultural History of the Russian Emigration 1919-1939* (New-York, 1990). En français paraissent *La Russie fantôme. L'émigration russe, 1920-1950* de Marina Gorboff (L'Âge d'Homme, 1994), *Soixante-dix ans d'émigration russe, 1919-1989* de Nikita Struve (Fayard, 1996), sans oublier le précieux *Guide des Russes en France* de Raymond de Ponfilly (Horay, 1990). Ces études sont bientôt suivies par des recherches universitaires balisant des champs encore peu explorés, comme la vie des ouvriers russes à Billancourt (Olivier Le Guillou, 1991), le sort des soldats du corps expéditionnaire russe (Rémi Adam, 1994) et bien d'autres.

L'ouvrage d'Alexandre Jevakhoff paraît la même année que le livre de Pierre Grouix, *Russes de France, d'hier à aujourd'hui* (Éditions du Rocher, 2007) et précède de peu la parution de l'étude fondamentale de Catherine Gousseff, *L'exil russe. 1920-1939. La fabrique du réfugié apatride* (CNRS Éditions, 2008).

Alexandre Jevakhoff appartient à la troisième génération de l'émigration. Après s'être intéressé à la Turquie, première étape de ses grands-parents sur le chemin de l'exil, il a élargi son exploration à l'ensemble de la « Russie hors frontières ». Ce faisant, l'auteur, en plus des ouvrages sur le sujet, a consulté des archives dont la simple énumération impressionne (p. 527 à 570), des documents non publiés (mémoires, études, thèses) et mené une série d'entretiens (près de 90 !), selon des protocoles non précisés. Ces interlocuteurs, témoins directs ou dépositaires de la mémoire familiale, ne sont pas « recontextualisés », présentés en quelques mots, ce qui aurait permis de les authentifier en tant que source des récits inclus par l'auteur dans son texte.

On demeure perplexe quant à l'usage fait de tout cet appareil documentaire : l'auteur, en effet, s'est dispensé d'une introduction qui lui aurait permis de préciser le travail critique effectué sur les sources écrites et orales, de renseigner sur la fiabilité et l'intérêt des archives, de justifier aussi le choix du sujet. L'absence d'un sous-titre et d'une délimitation chronologique suggère que l'ouvrage retrace la saga de la dispersion russe sur tous les continents, de la Chine au Brésil, en passant par Istanbul, Berlin et Paris. Et ce, depuis sa « préhistoire » — la guerre et l'abdication de Nicolas II

— jusqu'à nos jours, ou presque (« place aux jeunes », titre du dernier chapitre) ; l'épilogue, en fait, se clôt sur la mort de la chanteuse Plevitskaïa, le 5 octobre 1940. Si le propos est ambitieux, sa mise en œuvre inspire quelques réserves.

Les Russes blancs, donc, plutôt que les réfugiés, émigrés ou exilés russes. Le titre annonce la couleur — la réactivation des stéréotypes — par la réappropriation d'un terme servant, traditionnellement, à désigner un groupe stigmatisé comme réactionnaire. La forte présence des militaires explique l'identification originelle entre « émigré russe » et « Russe blanc », terme à forte connotation péjorative, synonyme d'exploiteur, de profiteur. Les sympathisants, comme Charles Ledré, parlent d'« émigrés russes », alors que les compagnons de route français et les militants ouvriers, s'alignant sur la phraséologie stalinienne, stigmatisent les « gardes blancs », la « canaille blanche ». Les Russes, eux, se définissent comme « émigrés russes » ou « étrangers ».

L'épopée des « Russes blancs » se déroule en trois temps, précise la note éditoriale en 4^e de couverture : Partir ? Revenir ? Vivre, survivre. À l'intérieur de ces trois parties, la matière du récit s'organise en trente-six chapitres, ne dépassant pas parfois deux à quatre pages, aux titres accrocheurs et énigmatiques : « Le présent est laid », « Du côté des divas », « La résurrection puis la mort », etc. L'auteur promène allégrement son lecteur d'une ville à l'autre, convoque une multitude de personnages, héros historiques ou acteurs anonymes dont il ne fournit pas les biographies et ne précise pas le parcours, si bien qu'il est difficile de suivre ce récit éclaté, émietté en épisodes sans lien les uns avec les autres.

Le chapitre XX, « Igor et le général », fournit un bon exemple de cette écriture impressionniste : présenter deux personnages qui ne se rencontrent pas, Igor, un jeune réfugié anonyme, et le général Koutepov, permet à l'auteur de broser un tableau de la vie quotidienne à Constantinople fourmillant de détails croustillants : « un de leurs voisins devient fou. Un homme essaie de tuer son épouse avec une lame de rasoir. Un père empoisonne ses enfants, sa femme, puis se suicide. Un capitaine tue l'amant de son épouse, un colonel : hasard digne d'un roman... etc. » (p. 232).

L'ouvrage est desservi par un style qui se veut primesautier et enjoué : « La disparition brutale de l'amiral Koltchak a tout du tremblement de terre » (p. 208) ; « Quant au mouvement blanc, la tragédie sibérienne le fait monter dans le corbillard » (p. 208) ; « Paris l'accompagne [Savinkov] de ses vœux, et Londres, toujours sensible aux excentricités, roucoule. » (p. 282) ; « La Plevitskaïa,

ancien monument de l'émigration » (p. 476) ; « Le baron Nolde, l'ancien acolyte de Nabokov » (p. 212) ; Vranguel (Wrangel), « le promeneur à la taille de guêpe ». « À l'heure où la générale Ioudenitch achève son excellent repas au bord du lac de Boulogne, le pauvre émigré russe reste une denrée rare [mais] dans les pays de la ligne du front, de la Finlande au royaume serbe, la nouvelle pauvreté chère à la générale a déjà pris ses marques » (p. 212).

Les notes en petits caractères qui couvrent 86 pages d'un texte serré — soit, en nombre de mots, l'équivalent d'un tiers environ du corps du texte — sont écrites dans un style plus sobre. Elles fournissent des explications, de longs développements où s'est réfugiée la matière à proprement parler historique. On a l'impression que l'auteur n'a pas su concilier ces données « scientifiques » avec son souci d'écrire une épopée romanesque, les reléguant sous forme de notes qu'un lecteur de romans à sensations négligera. Il y a comme deux livres en un, le deuxième exigeant un lecteur averti et disponible.

On peut regretter enfin une transcription fantaisiste des noms propres, l'absence d'une chronologie ainsi que le manque de lisibilité de la bibliographie, où les ouvrages sont présentés par ordre alphabétique, en français (sans qu'on puisse savoir s'il s'agit d'une traduction ou non), sans indication de l'éditeur et sans organisation par rubriques.

Hélène Menegaldo,
Université de Poitiers
MIMMOC